

Entrevue avec Denis Vaugeois, historien et éditeur Pourquoi *Vivre la Conquête* ?

Julie Guyot

Volume 8, numéro 2, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guyot, J. (2014). Entrevue avec Denis Vaugeois, historien et éditeur : pourquoi *Vivre la Conquête* ? *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(2), 22–23.



ENTREVUE DE JULIE GUYOT AVEC DENIS VAUGEOIS, HISTORIEN ET ÉDITEUR

POURQUOI *VIVRE LA CONQUÊTE*?



D'où l'idée vous est-elle venue, et quel(s) objectif(s) aviez-vous à l'esprit au moment de partir à la recherche, à la conquête, de destins anonymes ou du moins ne faisant pas partie du récit historique connu depuis *La Guerre de la Conquête* (1955) de Guy Frégault, notamment?

Au moment d'écrire *Premiers Juifs d'Amérique, 1760-1860* (2011), je me suis dit que mes collègues historiens auraient la tentation de lever le nez sur ce genre d'ouvrage. J'ai appelé en renfort le grand anthropologue Claude Lévi-Strauss (*La pensée sauvage*, 1962):

L'histoire biographique et anecdotique est la moins explicative, mais elle est la plus riche du point de vue de l'information, puisqu'elle considère les individus dans leur particularité et qu'elle détaille pour chacun d'eux les nuances du caractère, les détours de leurs motifs, les phases de leurs délibérations [...] Le choix relatif de l'historien n'est jamais qu'entre une Histoire qui apprend et explique moins, et une Histoire qui explique plus et apprend moins.

L'historien Jacques Mathieu a eu vent du projet, il m'a proposé la biographie de Madeleine Doucet. Je le croyais un adepte inconditionnel d'une forme d'histoire plus abstraite et je lui ai dit mon étonnement: «Votre projet est à la mode. Les parcours individuels sont au programme du prochain congrès de l'IHAF», m'a-t-il rappelé. Plus tard, il nous a proposé le curé d'Youville et une dame Réaume puis a accepté de faire partie d'un comité éditorial, s'obligeant à évaluer chaque texte reçu.

Parlez-nous de ce titre: *Vivre la Conquête*. Au premier abord, il est intrigant, et peut même porter à confusion.

Ce titre n'a pas fait l'unanimité. C'est un peu ce que j'écris dans l'introduction du tome I. En particulier, Raymonde et moi, nous avons des opinions différentes sur la Conquête. Jacques aurait préféré «Survivre à la Conquête». Gaston était d'accord. «*Vivre la Conquête*» a été maintenu comme titre de travail... et il est resté. L'éditeur, Gilles Herman, l'aimait bien. L'intention était bel et bien d'essayer de montrer comment les gens de cette époque avaient pu vivre cette guerre (sans nécessairement y survivre, tel Revol, par exemple).

Dans plusieurs cas, les histoires de vie présentes dans les deux tomes de *Vivre la Conquête* constituent la suite de ce qui paraît dans le *Dictionnaire biographique du Canada* (DBC). D'autres sont les ancêtres de vos collaborateurs (Litalien et Thériault), sinon il est question d'Amérindiens, d'Acadiens, de Canadiens, voire même de deux jeunes femmes britanniques. Quels étaient les critères que vous aviez établis pour la sélection des personnages?

Je suis un inconditionnel du DBC. Nous l'avions fait numériser il y a belle lurette.

Pour établir une première liste, j'ai donc dépouillé le DBC pour identifier les personnages qui rencontraient le critère que nous nous étions donné: avoir vécu avant, pendant et après la guerre de Sept Ans. Nous avons éliminé les personnages les plus importants pour des raisons évidentes. Nous ne pouvions faire mieux.

Ensuite, j'ai eu accès aux archives du DBC et j'ai passé en revue tous les dossiers des personnages qui rencontraient notre critère. À l'occasion, nous avons constaté que certains collaborateurs n'avaient pu dire tout ce qu'ils voulaient. Dans mon introduction du tome I, je donne le cas de Robert Derome et Augustin Vachon. Ils étaient ravis de pouvoir ouvrir le dossier! Dans le cas de Pierre Revol, Mario Mimeault me dit qu'il peut faire sa biographie là où Michel Paquin la termine dans le DBC. Puisque je parle de Mario, je dois dire qu'il a été un collaborateur exceptionnel. Ensemble, nous avons décidé de regrouper les fameux pilotes qui ont conduit la flotte de Saunders. C'est un épisode peu connu.

Mimeault m'a convaincu également de faire une bonne place aux pêcheurs, donc à la Gaspésie. Ce sont les grands oubliés de notre histoire. De la même façon, les Acadiens se sont imposés.

Enfin la liste a été complétée à partir de nos lectures et à force de consultations.

Dans cette foulée, près de 30% de votre échantillon est féminin. Aviez-vous une position éditoriale quant à la présence de personnages féminins?

Évidemment, nous aurions voulu l'égalité «hommes-femmes». Parmi les collaboratrices contactées, il y a eu Micheline Dumont. Le projet lui plaisait et elle m'a confié qu'elle s'intéressait justement à ses ancêtres féminins me soulignant qu'elles avaient en commun la caractéristique d'avoir vécu longtemps. «Avis à mes ennemis», m'a-t-elle dit en riant. «Mais hélas, j'ai pour l'instant peu de renseignements sur mes ancêtres qui ont vécu la période en question». Nous aurions pu ajouter quelques religieuses mais nous voulions aussi un équilibre quant aux métiers ou professions. Et même par rapport aux ordres religieux: un jésuite, un sulpicien, un récollet, un prêtre séculier.

Après avoir fouillé et analysé toutes ces archives, découvert tous ces destins, diriez-vous qu'un groupe, ou qu'une catégorie («classe» notion alors en émergence) sociale se soit mieux tirée d'affaires que les autres?

Ce qui nous a frappés, c'est une forme de résilience des hommes comme des femmes. Rien ne les abat. Il y a là des parcours quasi inimaginables. Je pense à Pierre-Louis de Lorimier qui recommence trois fois à partir de zéro. Vous ne serez pas surpris de rencontrer des personnages dont le parcours appartient au continent ou à la grande province de Québec de 1774 à 1783.

Les communautés de femmes ont particulièrement souffert. Il a fallu des femmes pleines de ressources pour rebondir dont sœur Maugue-Garreau que j'ai presque fait découvrir à sœur Juneau. J'ai dû revenir à la charge 20 fois pour obtenir sa collaboration et finalement la coupler avec Jacques Lacoursière qui est passé lui aussi un peu vite sur cette religieuse dans son histoire de l'Île-des-Sœurs.

Nous avons peu traité des nobles, mais les cas observés montrent qu'ils ont été assez vite récupérés par les autorités britanniques; ils avaient été cassés, dans tous les sens du terme. Je pense ici au sort fait au papier du Canada. En quelques années, le tiers des seigneuries passeront aux mains des Britanniques.

Certains individus s'en sortent étonnamment bien comme le traiteur Jean Amiot. «La gastronomie attise les passions, note malicieusement Yvon Desloges, attire les gourmets et remplit les goussets», mais la recette ne fonctionne pas toujours. Jacques Lemoine, autre traiteur, aura moins de chance.

Cette entreprise collective, a certainement enrichi les connaissances de tous les collaborateurs, mais vous, historien professionnel reconnu, qu'avez-vous appris à travers ces biographies?

Je n'ai fait que ça, apprendre! J'ai adoré Catherine Delezenne, la veuve Fornel et pourquoi pas madame Péan dont nous découvrons un nouvel aspect de sa vie grâce à Hélène Quimper. Ces trois femmes et les autres aussi révèlent une société différente que celle qu'on nous présente habituellement. Ainsi quant aux droits et à la place des femmes. Que dire des religieuses qui sont des «surfemmes».

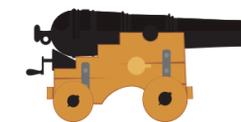
Constamment, les autres membres du comité éditorial disaient leur enthousiasme. Bien sûr, nous avons fait une place à la relève et celle-ci a été à la hauteur.

Quelles sont les trouvailles les plus stimulantes que vous avez faites? Avez-vous eu des surprises? (De bonnes, de moins bonnes...)

J'ai découvert la place des pêcheries si absentes de nos synthèses habituelles. Après avoir découvert l'histoire de Jean Barré, je n'en finissais pas de raconter son histoire.

Depuis un bon bout de temps, la petite équipe du Septentrion s'intéresse à l'attitude de la France face au papier du Canada. À travers les biographies, nous étions attentifs à cet aspect. C'est un peu pour cette raison que Sophie Imbeault a accepté de présenter les Lanaudière et que pour ma part j'ai raconté l'histoire de l'orfèvre Terroux et indirectement celle de sa compagne, l'étonnante Louise Loubier. J'avais rencontré Terroux dans ses relations avec Samuel Jacobs, mais j'étais loin de me douter que sa compagne me ramènerait à un autre Juif, Levy Solomons.

Si les Canadiens ont beaucoup perdu avec le refus de la France d'honorer le papier mis en circulation, certains ont tourné la situation à leur avantage dont le forgeron Noël Voyer et Aaron Hart évidemment qui est au cœur de mon essai sur les Juifs. À noter que même son biographe Rénald Lessard ne comprend pas encore vraiment le secret de sa réussite.



Je réfléchis à la suite des choses dans ce champ de recherche, et me dis qu'un outil de référence strictement dédié à la période 1754-1867 pour l'Amérique française, et attribuant une place de choix à ces destins qui ont construit les bases de notre société, serait de grand intérêt. Une anthologie, un dictionnaire, un site Internet, par exemple. Selon-vous, serait-il raisonnable de croire qu'un tel outil puisse être constitué?

Oui, ce serait un beau projet. Cette période a été négligée au cours des dernières années.

Pourriez-vous nous dire quelques mots à propos de votre équipe éditoriale, puis de ce groupe de collaborateurs? Vous n'avez certainement pas lancé une bouteille à la mer pour les recruter, bien sûr certain/es d'entre eux sont des spécialistes du domaine, mais pour les autres, comment les avez-vous dénichés?

Gaston Deschênes est un collègue depuis les débuts du Septentrion. Il a une maîtrise de la langue et du travail d'édition que je n'ai pas. J'ai été obligé d'insister mais il a finalement cédé et agi comme secrétaire à la rédaction. Il a compilé, ordonné, assuré une première révision et traité directement avec certains auteurs. Ce n'est pas rien que de suivre une trentaine de collaborateurs. Raymonde Litalien est une collaboratrice qui encore une fois a répondu oui à l'appel. Je l'ai un peu attrapé avec l'histoire de son ancêtre Stalla. Mais rien n'est gratuit, nous voulions aussi avoir un œil sur la diversité des origines même à cette époque. Certains auteurs du Septentrion ont été mis à contribution dont Marjolaine Saint-Pierre, Marcel et Martin Fournier, Robert Larin, Jean-Marie Lebel, Fernand Grenier, etc. Je ne veux pas tous les nommer, et risquer d'en oublier.

Je mentionne tout de même deux recrues de dernière heure: Stéphanie Bereau et Geneviève Désy. Toutes deux ont hérité d'une histoire de captives.

Avec ces deux tomes, des centaines d'archives consultées et 500 pages de récits biographiques, avez-vous le sentiment de la «mission accomplie»?

Nous avons rencontré nos objectifs. Nous visions une cinquantaine de parcours de personnes de diverses conditions et nous sommes satisfaits de l'éventail présenté.

On le sait, l'histoire n'est ni pessimiste ni optimiste, elle fut, tout simplement. Il nous revient d'en faire ressortir l'essence, ce que vous appelez notamment les «moments de vérité». Si vous aviez à choisir, quel serait votre moment de vérité coup de coeur? (Le lectorat en aura, plusieurs, je vous l'assure!)

Pour moi, le moment de vérité, c'est le témoignage de «Petit Étienne» ce Huron qui était présent à Longueuil le 5 septembre 1760.

Ce jour-là Murray avait remis un sauf-conduit aux Hurons de Lorette, document qui est le sujet de *La fin des alliances franco-indiennes. Enquête sur un sauf-conduit de 1760 devenu un traité en 1990* (Boréal, 1995).

Merci, monsieur Vaugois, pour cette générosité dans l'engagement envers la science historique et l'histoire du Québec, particulièrement. Ce projet, comme tous ceux que vous portez à bout de bras, exigent ténacité et détermination. Nos valeureux et respectables ancêtres seraient fiers de vous! Au plaisir.

